

**VOTRE JOURNAL
DE QUARTIER**

La Page, journal de quartier dans le 14^e, est publié par l'association de bénévoles L'Equip'Page. Elle est ouverte à tous et toutes : vous pouvez vous joindre à nous, nous envoyer vos articles ou vos informations (BP53, 75014 Paris Cedex), ou téléphoner au 45.41.75.80. (répondeur).

La Page

Du Mont Parnasse au Mont Rouge

N° 17 - 8F

Rue des Plantes

L'HOTEL IBIS DEPLUME LES HLM

La mairie de Paris, pour justifier son manque d'efficacité en matière de construction de logements sociaux, évoque souvent la difficulté de trouver des terrains dans la capitale. Que penser, alors, quand elle vend un terrain réservé au logement social? Quand on sait, en plus, que c'est une grande chaîne hôtelière qui s'installe à cette place, au mépris du plan d'occupation des sols et des jugements du tribunal administratif, on se demande s'il n'y aurait pas là-dessous des affaires étonnantes... (lire page 2).



DES NOUVELLES DE LA PETITE CEINTURE

Le 3 avril, les riverains du quatorzième attiraient l'attention des pouvoirs publics et de tous les Parisiens sur l'avenir de cette ancienne ligne SNCF: le train qui boucle, pour la dernière fois peut-être, le tour de la capitale est «attaqué» en musique (page 7).

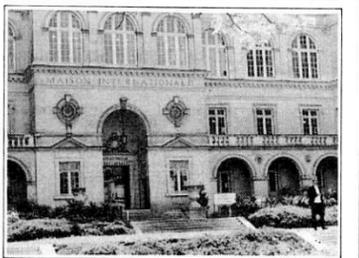


PAGE D'ECRITURE

Pour ce numéro d'été, Jean-François Vilar, qui vient de publier un roman «noir» («Nous cheminons entourés de fantômes aux fronts troués», Le Seuil), nous a confié une nouvelle plutôt «rouge» (page 8).

SANS LOGIS

L'occupation par des sans-logis du 41 avenue René-Coty continue au moins jusqu'au 19 juin... Après notre numéro spécial, petit retour au «41» (page 3).



FETE A LA CITE

Qui sait encore que la Cité internationale est née de la volonté d'empêcher les guerres? Un peu d'histoire pour rafraîchir nos mémoires, et le 12 juin une fête des Nations pour réaffirmer cette vocation première (pages 4 et 5).

RENCONTRER LA PAGE

Jeudi 24 juin, à partir de 20 h 30, vous pouvez venir rencontrer des membres de l'équipe qui réalise le journal, pour bavarder et prendre un verre. C'est au restaurant Le Citoyen 22, rue Daguerre, au sous-sol.

Jean-Luc Metzger

RENCONTRES

La vie moderne

L M'ABORDE rue d'Alésia, me demandant si je peux lui indiquer un endroit où dormir. Il traîne avec lui un volumineux équipement, des sacs de livres, un gros car-table noir, quelques vêtements. Il me dira qu'il s'appelle Yann, qu'il est chercheur en langues orientales, que le ministère lui a coupé les crédits, prétextant que son sujet d'étude n'était plus «porteur»; alors, il passe ses journées à faire reconnaître son travail, sa discipline: «Des pans entiers du savoir sont en train de sombrer dans l'oubli». Qu'ai-je à lui proposer? Rien qu'un peu de mon temps pour écouter sa belle érudition buter contre le brouhaha des véhicules triomphants, ce soir d'élections 1993.

Un centre commercial avenue du Général-Leclerc, en cherchant bien, vous le trouverez. Ils sont quatre, parfois cinq, avec ou sans chien, assis dans un renforcement du

mur, visiblement tolérés par l'ensemble des commerçants. Ils demandent, résignés, une aumône sans haine, écoutent la radio que diffuse le centre, s'aident à démêler les arcanes des différentes institutions sociales, tandis que vont et viennent les clients ou les élèves d'une école de commerce.

QUELQUE PART AILLEURS

Rue des Plantes, l'entrée de service d'un supermarché; c'est par là qu'à l'aube les camions de livraison alimentent le magasin, c'est par là que le soir, on sort les poubelles. C'est là qu'ils attendent, hommes et femmes, déjà blanchis par les ans, équipés de forts gants de caoutchouc et de tabliers de plastique, fouillant minutieusement les rebuts du commerce, rangeant dans des sacs et paniers leur butin. S'ils se tiennent dans l'ombre d'un porche proche, c'est sans doute à cause du

froid ou de la pluie acide de la grande ville.

Au marché rue d'Alésia, près de l'hôpital Sainte-Anne, elle est venue vers nous, forte femme vêtue d'une tunique brune, presque une bure. Elle nous a conté d'une voix lasse, essoufflée, l'incident dont elle venait d'être victime. «Sous prétexte que je suis algérienne, des jeunes gens m'ont battue et m'ont empêchée de monter dans le bus. Et ce n'est pas la première fois... Personne bien sûr pour l'aider. La police est arrivée trop tard. Elle nous dira qu'elle ne comprend plus la France, elle nous fera présent de quartiers de clémentine en nous disant qu'elle a toujours partagé, qu'elle a même hébergé des fils de la bourgeoisie, paumés d'un soir «pour des histoires de famille», qui maintenant votent à l'extrême droite. «Je ne comprends plus la France.»

CHAINE D'HOTELS CONTRE LOGEMENT SOCIAL

L'histoire se passe à l'angle de la rue des Plantes et de la rue Antoine-Chantin.

L'Association de la clinique Antoine-Chantin y dispose de terrains sur lesquels, parmi de vastes espaces verts protégés par le plan d'occupation des sols, sont construits les bâtiments d'un hôpital.

EN 1981, l'Office public d'HLM de la Ville de Paris rachète les terrains. Lors d'une délibération en date du 25 juin 1981, la mairie décide d'y construire 44 logements sociaux en restructurant les bâtiments de l'hôpital. En réalité, l'OPHLM construit bien des logements sociaux sur une partie du terrain, mais en empiétant déjà sur les espaces verts protégés. Mais quand c'est pour une bonne cause...

Un vaste espace reste inoccupé. On aurait pu espérer un jardin... La Ville de Paris en a décidé autrement. En 1986, l'OPHLM revend ces terrains «inutiles». L'acheteur-promoteur prévoit d'y construire un hôtel de tourisme.

Des habitants du quartier, avec l'appui de

RUE DES ARTISTES

Depuis plusieurs années, beaucoup d'habitants du quartier dit «de la rue des Artistes» assistaient, désolés mais résignés, à la dégradation de leur environnement. Pourtant, ce secteur (compris entre les rues Saint-Yves, Tombe-Issoire et Alésia, et l'avenue René-Coty) méritait d'être protégé. Son relatif retrait par rapport aux grandes voies de circulation, ses ateliers d'artistes, ses maisons particulières, ses espaces verts intérieurs... lui donnent un caractère pittoresque indéniable. D'ailleurs, il n'a jamais cessé depuis la fin du 19e siècle, d'attirer de très nombreux artistes, souvent célèbres.

A l'occasion de récentes demandes de permis de construire, il est apparu que le plan d'occupation des sols actuel ne tenait pas compte des particularités du quartier et que, sans un cadre réglementaire plus adéquat, on ne pourrait empêcher sa rapide dégradation. Cette demande de l'Association de la rue des Artistes et avoisinantes (Adra) a été entendue.

C'est ainsi qu'aujourd'hui la Ville de Paris soumet à l'enquête publique une série de mesures d'adaptation du Plan d'Occupation des Sols (POS): respect des anciens alignements; hauteurs des façades déterminées pour que toute nouvelle construction s'harmonise avec le bâti existant; réduction du plafond des hauteurs de 31 mètres à 25 mètres; meilleure protection de la villa Seurat (déjà classée en zone «UL», dont huit maisons sont inscrites à l'inventaire supplémentaire des Monuments historiques (ISMH); instauration autour de la villa, d'une zone non constructible et d'une zone à hauteur de construction limitée; rectification dans la villa des zones constructibles de manière à protéger les constructions inscrites à l'ISMH et à sauvegarder l'aspect végétal de la villa.

C'est maintenant à l'Adra et aux habitants du quartier d'étudier précisément ces nouvelles dispositions, qui ont pour but de mieux protéger leur cadre de vie et de sauvegarder un caractère pittoresque certain.

Adra, 20, rue des artistes.

diverses associations (en particulier "Habiter au quotidien", voir encadré), ont déjà commencé à se mobiliser. Deux choses les motivent. Devant la pénurie de logements sociaux dans la capitale, l'abandon d'un projet à caractère social au profit d'une opération purement commerciale et spéculative les scandalise.

Par ailleurs, le trafic automobile de la rue des Plantes sera fortement augmenté et de nombreuses nuisances sont à prévoir. Deux écoles sont situées à proximité immédiate de ce carrefour. En s'y rendant aujourd'hui, il n'est pas difficile de se rendre compte des problèmes. A la circulation «habituelle» de nos rues s'ajoutent le passage et le stationnement de nombreux cars de tourisme, les nuisances nocturnes en particulier liées au bruit, etc. Les lettres et les pétitions adressées à la Ville de Paris restent sans réponse.

LA VALSE DES PERMIS DE CONSTRUIRE

Un premier permis de construire est délivré par la Ville de Paris le 17 janvier 1986. Le recours gracieux des associations n'ayant rien donné, il est attaqué devant le tribunal administratif. Le permis est retiré cinq jours avant l'audience... Un deuxième permis est délivré le 11 décembre 1986 et, à nouveau, il est attaqué. Le tribunal administratif l'annule par un jugement du 26 mai 1987 pour violation des règles d'urbanisme. Les travaux de construction se poursuivent cependant comme si de rien n'était...

La société Local-Investissement (qui vendra l'hôtel à Ibis) obtient un troisième permis le 22 juillet 1987. Deux permis modificatifs sont même accordés le 2 octobre 1987 et le 15



Au premier plan, l'immeuble des AGF, tout au fond l'hôtel Ibis

juillet 1988. Le 28 mai 1990, le tribunal administratif annule ces trois permis de construire pour empiètement sur espaces verts protégés. Deux nouveaux permis ont depuis été déposés. A ce jour, ils n'ont toujours pas été affichés, et ne peuvent être consultés, la Direction de la construction de la Ville de Paris précisant qu'ils sont archivés...

L'hôtel a été ouvert; l'octroi de permis de construire successifs a permis en fait à Ibis de passer outre aux décisions de justice, un permis étant continuellement en cours avant la décision de 1990. Les chambres se remplissent régulièrement et il semble même que leur nombre a été augmenté en utilisant des espaces réservés à des équipements techniques. En effet, l'office d'HLM a revendu à

Ibis une partie de ses parkings permettant ainsi à l'hôtel de s'étendre encore. 260 chambres, c'est pas mal... C'est fou ce que l'on obtient avec de l'argent...

L'HEURE DE VERITE

On se retrouve en 1993 avec un hôtel bâti sans permis de construire puisque le dernier octroyé a été annulé par le tribunal administratif. Or le non respect du plan d'occupation des sols est évident. Les espaces verts protégés ont été détruits. Il suffit maintenant, aucun appel n'ayant été interjeté contre la décision du tribunal administratif, que quelqu'un demande le respect de cette décision et en conséquence, la destruction de l'hôtel. «Chiche!» déclare l'association "Habiter au quotidien", qui prépare un nouveau recours en ce sens. Ou peut-être pourrait-on aussi le changer de destination. Sans travaux importants, il pourrait devenir un foyer parfait, et de grande utilité.

Un des aspects particulièrement choquant de cette affaire est l'attitude de la Ville de Paris et de l'office d'HLM qui en dépend. Se défaire de terrains réservés au logement social et favoriser, par l'octroi de nombreux permis de construire successifs, une opération immobilière juteuse est étonnant pour une municipalité normalement garante des intérêts de ses administrés. Une explication peut cependant être trouvée quand on étudie le montant des transactions officielles. Le terrain acheté par l'office 12 millions de francs en 1981 a été revendu 20 millions en 1986. Quant aux transactions officieuses...

Bruno Négroni

CARREFOUR DES JARDINS PETRIFIES

En face de l'hôtel Ibis, Dieu lui-même s'est mis à bétonner. La mère supérieure de la Congrégation des religieuses Trinitaires refusait de s'engager dans l'action contre la construction de l'hôtel (voir article ci-contre). Rétrospectivement, on comprend pourquoi... Elle avait probablement déjà projeté de réaliser l'opération immobilière qui a eu lieu à l'angle de la rue de l'Abbé-Carton et de la rue des Plantes.

Là encore, les espaces verts protégés prévus par le plan d'occupation des sols ont été détruits. Même la chapelle de la Congrégation y est passée. Un immeuble d'habitation des AGF, une résidence de luxe pour personnes âgées et un collège privé ont été construits. Les permis de construire ont tous, dans ce cas aussi, été annulés par le tribunal administratif. La congrégation a fait appel de ce jugement et la Cour administrative d'appel doit normalement rendre son arrêt avant l'été. Si elle confirme le jugement du tribunal en considérant que le POS n'a pas été respecté (destruction d'espaces verts protégés), l'association Habiter au quotidien passera à l'action...

Chiffrage

Ce quartier, on croit le connaître et puis un jour, en feuilletant une rue, en parcourant un livre, on découvre qu'on trimbalait des clichés. Toujours soucieuse d'élever le niveau de culture de ses lecteurs, La Page n'a pas hésité à compiler les bases de données de l'Insee, d'en extraire la substantifique moelle et de vous la livrer toute crue. Les chiffres ne mentent pas, c'est bien connu; aussi, sommes-nous heureux de vous fournir une rare occasion de fonder votre jugement sur des bases saines.

EN 1990, 136 574 privilégiés habitaient le quatorzième arrondissement, alors qu'ils étaient 138 965 au recensement de 1982; les meilleurs partent... En fait, nous sommes 1,4% de moins; on s'en doutait un peu, on respire de mieux en mieux. Et où faisaient-ils leur nid, tous nos voisins? 127 473 vivaient en résidence principale, 5444 en cité universitaire, 744 en foyers de travailleurs et 448 en maisons de retraite.

La même année, 23 000 de nos concitoyens avaient moins de vingt ans et 31 000 plus de soixante. Le célibat se portait bien avec ses 33 640 «ménages d'une personne»; quant aux 19 432 «ménages de deux personnes», ou si vous préférez aux 38 864 personnes, combien s'aimaient d'amour? Les statisticiens le gardent pour eux qui préféreraient colporter qu'à Paris 14, ils étaient 14 176 à former un ménage de trois personnes, 7 980 de quatre personnes, 5 668 de cinq personnes et 5 216 de six personnes et plus

(sans compter la bonne, le jardinier, le chauffeur...)

De 1982 à 1990, entre deux rangées de marteaux piqueurs et sous les hourras des bolides, 8 964 bébés ont bien voulu se mêler à nos pauvres occupations, tandis que 7 083 blasés s'en sont définitivement allés.

QUE FONT-ILS ? OU DORMENT-ILS ?

Ils pestent au carrefour, ils écoutent la télé à tue-tête et nous croisent sans nous dire bonjour... qui sont nos voisins ? Et puisque le commerce c'est la vie de la ville, commençons par les artisans, les commerçants, les chefs d'entreprise; ils étaient 2 916, soit 4,3% de la population dite active. Suivant les classements des banquiers de l'information, viennent ensuite les cadres et ceux qui exercent une profession qualifiée d'intellectuelle; ils étaient 13 600 (19,9%). Les professions intermédiaires n'étaient pas en reste avec un effectif de 9 956 agents (14,6%). 11 348 salariés ont été étiquetés employés (16,6%). Il y avait, mais oui, encore des ouvriers, on en comptait 7 460 (10,9%). 15 920 avaient la chance d'être retraités

HABITER AU QUOTIDIEN

C'est l'article 2 des statuts de l'association régie par la loi de 1901 Habiter au quotidien qui en définit les buts. «Concevoir, promouvoir et réaliser avec les habitants de la cité, des projets intéressant leur vie quotidienne. Pour ce faire, l'association se propose de mettre en œuvre tous les moyens pouvant favoriser cette participation, notamment en matière de formation, d'information et de communication, en vue de la protection et de l'amélioration du cadre de vie et de l'environnement.»

Nino Bogazzi, secrétaire de l'association, précise que l'idée simple qui a présidé à la création d'Habiter au quotidien est la volonté de faire participer pleinement les habitants: «A mon sens, les associations importantes qui interviennent sur les problèmes d'habitat n'insistent pas assez sur cet aspect.»

«Notre association n'est pas très grosse mais nous avons réussi à acquérir un savoir-faire qui nous permet d'aider les gens ou d'autres associations dans la réalisation de leurs projets. Nous avons aussi une capacité de proposition qui nous permet de répondre à certains "appels d'offre" en matière d'intervention sociale. Ainsi nous sommes très impliqués sur la question du saturnisme (intoxication par le plomb en particulier présent dans les peintures d'immeubles anciens).»

Association de défense, Habiter au quotidien intervient aussi sur un autre plan. «Dans le 20e, avec d'autres associations, nous avons réussi à mener à bien la réhabilitation d'un immeuble pour loger des familles définies dans le cadre de la loi Besson comme les plus démunies.»

Le local de l'association est situé dans le 14e, mais son action s'étend sur toute la région parisienne. «Nous avons un local à la Goutte d'or, dans lequel nous assurons des permanences. Plus de 200 personnes sont passées nous voir l'an dernier. Et nous travaillons beaucoup dans le collectif d'associations de ce quartier.»

Dans le passé et sur certains projets, l'association a obtenu des subventions qui lui ont permis d'avoir des salariés. «Actuellement, nous fonctionnons grâce au bénévolat de nos adhérents et à de petits financements obtenus, par exemple l'année dernière, du Fonds d'action sociale ou de la préfecture.»

Habiter au quotidien: 20, villa d'Alésia, tél.: 45.42.42.86.

(23,3%). Enfin, 7 132 hésitant à rentrer dans une catégorie, l'Institut national de la statistique et des études économiques les avait baptisés «autres» (10,5%). 10%, tiens, comme le taux de chômage.

T'habites où, toi? Le parc immobilier de notre arrondissement compte 76 768 logements dont 68 348 résidences principales (parmi lesquelles 12 516 logements HLM), 2 740 résidences secondaires ou logements vacants. Autrement dit, grosso modo, en faisant du mauvais esprit, si on le voulait vraiment, on aurait là sous la main de quoi loger, des gens en difficulté... sans difficulté, non?

Et c'est neuf, chez toi? 11 452 logements datent d'avant 1948; 33 088 ont été construits entre 1949 et 1974, et 37 384 depuis 1975. Moi, j'suis locataire, et vous? On compte 16 300 propriétaires et 45 824 locataires (un contre trois). Alors, qu'est-ce qu'on attend pour être heureux ?

Données extraites des résultats du recensement de 1990, accessibles par minitel sur le serveur de l'Insee: 36.29.00.51. Pour le quatorzième, tapez le code 75114. Il vous en coûtera 9F la minute.

Jean-Luc Metzger

Congé donné MADAME GUIGNOL

Nicolas Ballif habite 37 rue Daguerre dans un local situé à l'entresol. Artiste-peintre, (il exposera à La Baraka, 70 rue Daguerre, tous le mois de juin), il bénéficie du revenu minimum d'insertion, ce qui ne l'empêche pas de régler ses loyers. Malheureusement pour lui, le bail de neuf ans consenti à son père pour Nicolas, déjà renouvelé, vient à expiration en octobre. La gérante (il la nomme «Mme Guignol») ne veut pas le prolonger. Malgré tous les problèmes qu'il a rencontrés (inondations, fumées, voisin -le «milliardaire»- et ses nombreux travaux, etc.), Nicolas ne veut (ne peut) pas quitter les lieux. Il nous a donné ce petit texte.

A MME GUIGNOL

Puisse le Tout-Puissant vous préserver de votre bêtise;
c'est trop tard à mon humble avis.
Faire souffrir les bêtes, c'est intolérable; les humains, c'est pire,
de mal en pis depuis dix-huit ans.
Bousiller ma vie est une chose
où vous vous êtes entendue au marteau piqueur;
se faire inonder de multiples fois par votre inconscience.
Est-ce ma faute si ce maudit puisard qui dessert les verrières
se trouve du côté du jardin du milliardaire.
«La Clepsydre d'Adrien»
Dans Adrien, il n'y a rien pour moi.
Ce ne sont plus les larmes du ciel qui m'inondent d'ennoi,
ni la grêle qui tambourine,
c'est le fleuve des morts dans ma propre maison.
Tant pis pour moi, je me noie sans toi.
Est-ce ma faute s'il y a déjà sept ans, le milliardaire agençait à mes dépens, comme un jardin de Babylone, au dessus de ma tête, outrepassant les règles de civilité.
Envahi de gros moustiques en automne, envahi d'une fumée nauséabonde tous les hivers,
Madame Guignol,
à l'heure où les oiseaux chantent, je crie.
Merci pour tout, Mme Guignol.»

URBANISME ET DEMOCRATIE A L'AFFICHE

L'association Urbanisme et démocratie a peine née, la voilà déjà qui s'affiche dans les rues du 14e; Son premier objectif, en effet: rendre plus transparente la politique urbaine dans notre arrondissement. Ses méthodes: examiner le plus grand nombre possible de permis de construire et rendre public, par voie d'affiches, les résultats de ses travaux. L'ambition n'est pas mince: informer, mais aussi faire prendre conscience aux citoyens des dysfonctionnements de l'urbanisme à Paris, tout comme de la possibilité d'intervenir et même, pourquoi pas, de proposer. Alors, quand vous marchez dans les rues du 14e, levez le nez; vous verrez que les murs peuvent aussi faire avancer la démocratie.

Dimitri Nicolaidis

Urbanisme et démocratie: 9, cité Bauer, 75014.

41, avenue René-Coty:

QUARANTE-DEUX ENFANTS INTERDITS D'ECOLE

Au scandale du non-logement qui oblige vingt-trois familles à occuper un bâtiment vide de la Ville de Paris s'ajoute celui de la non-scolarisation de certains de leurs enfants, du fait de cette même Ville de Paris.

AVEC LEURS PARENTS, ce sont quarante-deux enfants et adolescents qui ont trouvé un toit à la Maison maternelle Louise-Koppe. La plupart de ceux qui étaient antérieurement scolarisés ont continué à se rendre chaque matin à leur école ou collège, souvent au prix de trajets bien longs et pénibles. Pour neuf enfants âgés de 3 à 5 ans, les plus jeunes, cela est impossible du fait de l'éloignement trop important (banlieue nord) ou de l'absence de rattachement antérieur (cinq enfants de 3 ans).

Pour que ces enfants mènent la vie normale des gamins de leur âge, les familles ont demandé qu'ils soient scolarisés dans une école du 14e. Malgré les nombreuses démarches entreprises avec l'appui du Syndicat de l'Education nationale CFDT, de Droit au logement et de nombreuses personnalités,



et ce avant la fin des vacances de printemps, la mairie du 14e comme celle de Paris s'y opposent. Or, pour qu'un enfant soit admis dans une école communale, il faut que le maire (à Paris le maire d'arrondissement) délivre un certificat d'inscription.

Après un rassemblement devant la mairie et de nombreuses pressions, Lionel Assouad a fini par recevoir une délégation le 10 mai. Il a confirmé sa position en arguant du fait que les enfants ne sont pas domiciliés au 41 avenue René-Coty (alors que, par ailleurs, il demande

lui-même l'expulsion de ces familles...) et du manque de place dans les écoles du quartier (alors que l'inspecteur de l'Education nationale garantit le contraire, au moins pour les quatre enfants de 4 et 5 ans, grâce à un effort de solidarité proposé par les enseignants).

Le maire du 14e a fini par reconnaître que sa volonté était de ne rien accorder aux familles du «41»... Au détriment des enfants et de leur droit à l'éducation.

Jean-François Fontana

Les vingt-trois familles toujours en sursis

AL'HEURE où nous «bouclons» ce n°17 (c'est-à-dire à la mi-mai), de nombreuses questions restent en suspens, qui auront beaucoup évolué au moment où il paraît (1). Ainsi, nous ne sommes pas en mesure de vous parler de la fête organisée à l'intention des enfants du quartier le dimanche 16 mai, ni du concert de soutien qui s'est tenu le 29; rien non plus (et c'est plus ennuyeux) sur le procès du 26 mai entre la Ville de Paris et la Fondation Louise-Koppe...

Reste que le délai accordé par la justice aux vingt-trois familles arrive à échéance le samedi 19 juin. D'ici cette date, qui devrait voir leur expulsion du 41 avenue René-Coty, les démarches se multiplient pour leur trouver un logement; à ce jour, les «autorités compétentes» (préfecture, etc.) font toujours la sourde oreille. Idem en ce qui concerne la scolarisation des enfants.

Enfin, l'association Droit au logement, qui poursuit son travail de recensement des

immeubles vacants, organise une manifestation de soutien le samedi 12 juin.

(1) Pour une information plus complète sur l'affaire des sans-logis qui occupent la Maison maternelle Louise-Koppe, nous vous renvoyons au numéro spécial de La Page distribué début mai. Vous pouvez, bien sûr, rendre visite aux vingt-trois familles, 41 avenue René-Coty (à l'angle de la rue d'Alésia) ou téléphoner au 43.27.53.78.

Autrement

CONTRE-POUVOIRS DANS LA VILLE

LA RÉÉDITION, au deuxième trimestre 1993, d'un numéro de la revue Autrement paru en 1976 et consacré aux «lutes urbaines», a quelque chose d'étrangement opportun. La sanction des dernières élections législatives nous projette soudain de l'autre côté d'une longue décennie. C'est un peu comme si, pensant nous acheminer vers un monde «meilleur», il nous fallait définitivement reconnaître que la route empruntée n'était pas la bonne. Le premier réflexe n'est-il pas, dès lors, de reprendre à leurs sources les débats d'idées qui foisonnèrent juste avant que la société s'engage sur cette voie?

Dans cette perspective, les dix-huit articles qui composent ce recueil nous replongent au début des années 70 et nous permettent de (re)découvrir, avec une certaine avidité, les débats d'alors, si proches des questions qui nous hantent. Bien que ces expériences n'aient été que rarement victorieuses, on ne peut qu'être effaré par l'effet de laminage des années 80, qui semblent avoir éteint toute velléité de révolte.

Signalons l'article consacré à l'action de VDL XIV (écrit par Patrick Mignon et Olivier Mongin), association de quartier qui s'opposa pendant trois ans au projet de réaménagement de la ZAC Guillemot (de Montparnasse à Plaisance) et qui intégra dans ses luttes la question de la rénovation immobilière et celle

des transports urbains (radiale Vercingétorix). Au-delà de la description des faits, les acteurs des lutes urbaines réfléchissent aux limites de l'engagement associatif, parlent des hésitations vis-à-vis de la dimension politique ou syndicale, et s'interrogent sur les «pièges et ambiguïtés de l'action militante».

Ce recueil ne se limite pas à Paris; il propose le bilan d'expériences similaires à Rennes, en Italie, à Bruxelles et à Londres.

Enfin, méditons cette crainte: «Dès lors qu'une part importante des tâches envisagées sont d'ordre techniques, ne risque-t-on pas de réintroduire les experts (professionnels de la ville et du droit), ce qui serait paradoxal dans le cas d'un comité qui lutte pour le contrôle des habitants sur leur cadre de vie?»

J.-L. M.

Editions Autrement, Mutations-Poche n°18, première édition: 1976, 49F.



Des jardins, y en a trop, c'est pourquoi il est prévu que celui situé au 71 rue Raymond-Losserand soit bientôt détruit

LE PRIX DE LA SOLIDARITE

L'événement créé par l'occupation du 41 avenue René-Coty nous a poussés, pour la première fois, à publier un numéro spécial de La Page, imprimé à 6000 exemplaires, distribué gratuitement sur les marchés du quartier et envoyé à nos abonnés. En deux pages, nous avons tenté de faire le point sur la situation des sans-logis et sur la Maison maternelle Louise-Koppe. Nous invitons ceux d'entre vous qui auraient «raté» ce supplément à nous le demander...

L'édition et la diffusion de ce numéro spécial nous ont pris du temps et de l'énergie, bien sûr, mais cela nous a semblé indispensable pour contribuer à ce que s'exprime la solidarité des habitants du quatorzième. Cela nous a aussi coûté de l'argent.

Rappelons que La Page vit presque exclusivement de ses ventes, accessoirement des adhésions à l'association L'Equip'Page et occasionnellement d'insertions publicitaires. Côté dépenses, il est vrai que, pour l'essentiel, nous n'avons à payer que les frais de mise en page et d'impression, tout le reste étant fait gratuitement par les membres de l'équipe. Cet ensemble dégage un léger excédent qui, cumulé depuis plus de quatre ans, nous a permis à plusieurs reprises d'engager des dépenses exceptionnelles (organisation d'une fête en 1989, réunion publique l'an dernier...). C'est sur ces fonds que nous avons pu payer l'impression du «spécial René-Coty».

A titre indicatif, précisons que, pour rentrer dans nos frais, il nous suffirait de vendre moins de 200 exemplaires supplémentaires (nous en vendons environ 1000 en moyenne), de collecter une trentaine d'abonnements ou de recueillir deux ou trois insertions publicitaires.

L'Equip'Page

FAMILLE ASTIER (SUITE)

Il n'y a pas que le 41 avenue René-Coty qui rappelle l'existence des sans-abris. La famille Astier, expulsée de son appartement HLM rue des Plantes, au printemps 1991, et qui habitait une camionnette rue Giordano-Bruno depuis avril 1992 (voir La Page, n°15), est aujourd'hui logée.

Après avoir passé tout l'hiver -y compris les jours de grand froid, en janvier- dans le petit véhicule, Denise Astier et ses filles, Patricia (19 ans) et Sandrine (18 ans), ont pu intégrer le 14 mars une cité à Stains, en Seine-Saint-Denis.

C'est mieux mais rien, cependant, n'est jamais parfait. Mme Astier, qui travaille maintenant à la mairie de Paris, a du mal à s'y rendre de bonne heure. De plus, elle est fortement déçue de ne pas retrouver ses meubles qui, n'ayant pas de valeur marchande, n'ont pas été conservés au moment de l'expulsion de la famille... Et puis, il fait moins bon vivre à Stains que dans le 14e: Denise Astier est encore sous le choc que lui a causé le départ de son mari, au mois d'août. «Ce qui me fait de la peine, c'est que je ne vois pas Michel venir nous rejoindre la bas», dit-elle.

VILLA CŒUR-DE-VEY

Pour la quatorzième fois, des promoteurs s'acharment villa Cœur-de-Vey. Les riverains, réunis en association, sont de nouveau mobilisés pour attaquer un projet immobilier inacceptable qui menace de dénaturer l'impassé en causant de nombreuses nuisances.

Association Cœur-de-Vey:
6, villa Cœur-de-Vey.

JOURNAL EN QUETE DE MAC

Nous réalisons La Page sur un ordinateur emprunté le plus souvent à des amis. Pour faciliter notre travail, nous recherchons un Macintosh d'occasion. Appeler le journal.

QUATORZIEME ARRONDISSEMENT

Lieux sans visage que le vent
O ma jeunesse rue de Vanves
Passants passés Printemps d'avant
Vous me revenez bien souvent

Quartier pauvre où je me promène
Reconnais celui qui l'aima
La sonnette du cinéma
S'entendait avenue du Maine

Très tôt tes maisons s'aveuglaient
Je m'enfonçais dans tes façades
Les affiches des palissades
Avalent des loques et des plaies

J'arrivais au chemin de fer
Qui bordait la ville et la vie
Au fossé tant de fois suivi
Sans savoir vraiment pour quoi faire

Les trains n'y passaient presque plus
C'était un lieu d'herbe et de flâne
Où dans l'ortie et le pas d'âne
Des papiers ornaient les talus

Les amants guère n'y séjournent
Aujourd'hui plus qu'en ce temps-là
Comme alors j'en suis vite las
Et dans la rue Didot je tourne

Je vivais la plupart du temps
Dans un hôpital fantastique
Où l'obscénité des cantiques
Oubliait la mort en chantant

Ce Léllan du bout du compte
Nous on lui préférait Rimbaud
Comme la grand'route au tombeau
Le ricanement à la honte

Ceux qui font métier d'être bons
C'est la honte qui les arrange
Ils donnent une robe à l'ange
Une cellule au vagabond

Les gens les gens Dieu les emmerde
Naître qui me le demanda
C'était l'époque de Dada
Qu'importe que l'on gagne ou perde

Renverse ta vie et ton vin
Tout nous paraissait ridicule
A nous sans soleil ni calculs
Enfants damnés des années vingt

Nous étions comme un rire amer
Au seuil de ce siècle sans voix
O mes compagnons je vous vois
Et vos bouteilles à la mer

Peut-être étions-nous un naufrage
Peut-être étions-nous des noyés
L'avenir a ses envoyés
Dont l'épaulé est faite à l'outrage

Un jour ou l'autre nous serons
Le lys sur ceux qui nous marquèrent
Et vos certitudes précieuses
Rouleront comme des marrons

De Montparnasse vers Plaisance
Ou la porte de Châtillon
La réponse et la question
Semblant une égale Byzance

Ce que vous avez jamais cru
Déjà décroît comme un faubourg
Dans un bruit lointain de tambours
On a changé le nom des rues

L'histoire a passé dans son van
Votre grain songes décevants
Et voici que dorénavant
Il n'y a plus de rue de Vanves

Louis Aragon

Extrait de «Il ne m'est Paris que d'Else»
(Editions Seghers).

LA CITE INTERNATIONALE

Brève histoire d'utopie

COINCÉE entre le bruyant boulevard Jourdan et l'inférelle périphérie, ignorée par les automobilistes, boudée par les parisiens, une idée ronronne depuis soixante-dix ans. Une idée d'autant plus dérangeante qu'elle fut l'œuvre d'un marchand de pétrole. Il est en effet difficile d'imaginer qu'un riche industriel ne songe pas à investir son capital dans une opération immobilière; il paraît encore plus surprenant qu'il s'obstine à vouloir offrir à «quelques milliers d'étudiants méritants et peu fortunés, un gîte et un espace de sociabilité où se frotter aux étudiants du monde entier». Telle était pourtant, en 1919, l'utopie pacifiste d'Emile Deutsch de la Meurthe, fondateur de la Cité universitaire internationale de Paris.

EMPECHER LES GUERRES

1919, les blessures de la grande boucherie à peine cicatrisées, on s'apprête à déclasser les fortifications: la Ville de Paris veut vendre les terrains cis entre l'actuelle ligne des boulevards extérieurs et ce qui deviendra le périphérique. Jusqu'alors, ces terrains n'étaient pas constructibles et une population pauvre trouvait à s'y loger dans un habitat précaire. Les projets immobiliers à but purement financier fleurissent, mais André Honorat, député des Hautes-Alpes, s'y oppose et parvient à



réserver une vingtaine d'hectares à «la construction de logements pour étudiants».

Les objectifs des deux hommes se rejoignent et rencontrent l'enthousiasme de Paul Appelle, recteur de l'Université de Paris. Rappelons-nous le contexte: la Société des Nations se constitue, on croit en la possibilité d'un idéal universaliste, fait de morale, de discipline et de solidarité. Il est logique (mais

ce sera le seul exemple au monde) que l'on songe à rapprocher les futures «élites» pour les mettre au service de la paix, tout en les préservant des mauvaises influences de la ville. Et, de simple résidence universitaire, le projet devient celui d'une «cité-jardin urbanisée», conçue sur le modèle des premiers collèges universitaires de la Montagne-Sainte-Geneviève.

Il leur faudra batailler quatre ans pour convaincre et surmonter les obstacles de toutes sortes. En 1923, les premiers pavillons sortent de terre, accueillant 350 étudiants; on prend soin de ne faire apparaître aucun effet de territoire entre les pavillons. Une Fondation internationale est créée, qui administre la Cité. Son budget est alimenté par les recettes des pavillons, des dons, les subventions des Etats. Le rythme de construction s'accélère de 1925 à 1932, puis s'effondre avec la crise. En 1939, la cité se compose de dix-neuf pavillons où logent 2400 étudiants.

UNE VILLE DANS LA VILLE

Une Maison internationale domine celle ville de 3500 âmes et comporte des salons, un théâtre, une bibliothèque, une piscine, une salle des sports, un restaurant, une librairie, une banque, une poste; c'est le château.

Pendant l'Occupation, les Allemands la réquisitionnent. La Cité ne retrouvera sa pacifique vocation qu'en 1946. Dans les années 50, douze nouvelles fondations sont construites; en 1957, les étudiants se mobilisent contre un projet de raccordement de l'autoroute du Sud aux boulevards des Maréchaux, mais ils n'empêcheront pas que se construise l'odieux périphérique qui depuis, sans arrêt, nuit et jour, distille son bourdonne-

UN SITE UNIQUE

INTERVIEW DE M. GOY, DÉLÉGUÉ GÉNÉRAL DE LA CITÉ UNIVERSITAIRE.

Pouvez-vous nous présenter la Cité internationale aujourd'hui, ses projets, son avenir?

M.Goy: C'est d'abord un site unique au monde; on ne le répètera jamais assez. Sur quarante hectares, autour de la Maison internationale (la partie administrative, si vous voulez), gravitent trente-sept pavillons dont les deux tiers ont été donnés par des Etats ou des mécènes. La gestion de l'ensemble est confiée à un organisme au statut original: il s'agit d'une fondation nationale d'intérêt public, dépendant de l'Université de Paris.

Comment la Cité s'acquitte-t-elle de sa mission originelle?

Je dois dire que notre mission n'est pas facile. Non seulement, nos infrastructures vieillissent, sans que nous ayons les moyens financiers d'y faire face, mais nous accueillons les représentants de Nations en guerre, ce qui représente un risque toujours renouvelé que se répercutent sur le campus les conflits extérieurs. Toutefois, pour le moment, nous sommes parvenus à préserver un certain équilibre, même si, de temps en temps, ici ou là, certains ne respectent pas les règles.

Il y a donc des cas d'affrontements politiques?

Excessivement rares. Nous nous efforçons de créer un climat d'entente et de compréhension entre résidents, aussi opposés soient-ils.

Comment?

Nous agissons selon trois voies. Tout d'abord, au moment de la sélection des résidents, nous veillons à n'accepter que des étudiants réelle-

ment motivés par l'éthique pacifique qui anime notre cité. La Cité n'est pas un hôtel.

Chaque pays n'est donc pas libre de ses choix?

Il faut un minimum d'esprit communautaire. Et, plutôt que de parler de pays, nous préférons parler de «maisons». Chaque maison, donc, dispose d'une forte autonomie dans la mesure où elle respecte les règles communes. Ainsi, toujours pour favoriser la bonne entente entre résidents, nous appliquons le principe du brassage.

En quoi consiste ce brassage?

Le premier brassage est celui des statuts sociaux puisque nous accueillons aussi bien des étudiants que des salariés désireux de poursuivre des études. Le deuxième brassage est d'ordre international. La Cité compte plus de 5500 étudiants appartenant à cent vingt nationalités. Nous demandons à chaque maison de n'héberger que 70% de ressortissants d'une même nationalité, de manière à ce que

cohabitent et apprennent à se connaître plusieurs cultures.

Cette consigne est-elle respectée?

Nous y veillons. Elle a d'ailleurs porté ses fruits puisque, lors de la guerre du Golfe par exemple, les tensions assez vives (vous vous en doutez) ont pu être atténuées. Et pour en terminer avec la manière dont nous remplissons notre mission, je voudrais aborder notre troisième axe d'action: il s'agit de la dimension culturelle et sportive. La Fondation contribue à l'organisation de la vie culturelle, sans, bien sûr, se substituer aux manifestations artistiques des différentes maisons.

Concrètement?

Nombre de nos résidents ont une double compétence. Etudiants à plein temps, ils sont également peintres, acteurs, musiciens, ou athlètes. Nous leur permettons d'épanouir leurs talents au sein même de la Cité. C'est ainsi que notre orchestre et notre chorale, de niveau international, sont composés à 50%

de résidents. Nous favorisons les expositions de peinture. Et cette année, le 12 juin, aura lieu la Fête des Nations qui, comme l'année dernière, sera une journée «portes ouvertes». Vous pourrez venir, il y aura des expositions et des spectacles en plein air, ainsi que dans chaque pavillon (voir encadré).

Vous avez évoqué vos difficultés financières: recevez-vous des subventions des Etats étrangers?

Aucune. Les pays les plus riches ne sont pas les plus généreux... Chaque maison entretient les façades de son pavillon, tout le reste est à la charge de la Fondation. Notre budget provient en grande partie de l'Université de Paris. Nous cherchons à diversifier nos sources de financement en sensibilisant les différentes instances universitaires et les pouvoirs publics.

Pour financer les travaux de rénovation, de réhabilitation, n'allez-vous pas recourir à des «sponsors»?

Nous ne sommes pas une entreprise et n'avons pas vocation à le devenir. Vous pouvez imaginer combien un tel site peut attirer les investisseurs; nous sommes sollicités par des promoteurs et des annonceurs, mais nous préférons gagner la reconnaissance des milieux universitaires.

Quels sont vos rapports avec le quatorzième arrondissement?

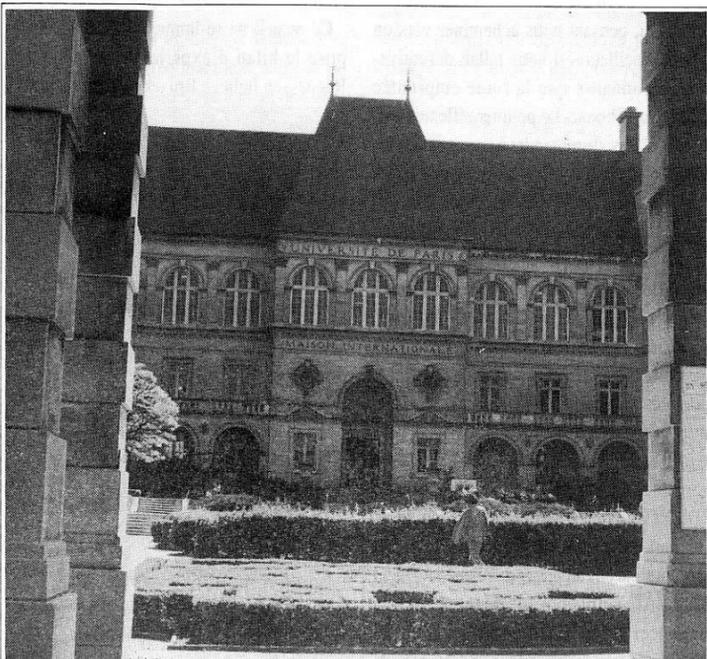
La Cité entretient d'excellents rapports avec M. Assouad et les élus en général. Avec la police aussi: nos résidents sont souvent victimes d'accidents en traversant le boulevard Jourdan. Par ailleurs, nous disposons de salles de conférences qui accueillent, certains soirs, jusqu'à 800 personnes.

Et les habitants du quartier? Comment expliquez-vous que le parc de la Cité soit aussi peu fréquenté?

Nous souhaitons rester à l'abri de l'agitation. Je pense que la présence du parc Montsouris nous est d'un grand secours.

Quels sont vos projets à court terme?

Peut-être une Maison de l'Europe, la réouverture du pavillon du Cambodge (impossible sans l'accord du ministère des Affaires étrangères) et la réfection du stade-ouest.



ment imbécile; 1968 introduit la mixité dans les pavillons. Et puis, lentement, l'élan d'origine s'estompé; depuis le milieu des années 70, l'esprit communautaire s'est affaibli, la maison du Cambodge a été fermée, celle de l'Iran a connu ses heures sombres, et l'on ne peut pas dire que les différents affrontements qui secouent le monde restent sans écho dans l'enceinte du grand parc.

QUELQUES HECTARES DE LIBERTÉ

Aujourd'hui, trente-sept fondations accueillent 4700 résidents provenant de cent vingt pays (à titre de comparaison, pour toute la France, les résidences universitaires comptabilisent 103000 lits, dont... 10000 en région parisienne). Pour concilier les impératifs de gestion et l'«idéal de solidarité internationale», des critères de sélection ont été accrus: une demande sur six est satisfaite, les étudiants doivent être au moins en deuxième cycle et ne peuvent y loger que trois ans; le prix d'une chambre est d'environ 1300F. Enfin, la cité emploie plus de huit cent personnes.

Emile Deutsch de la Meurthe n'aura pas empêché les plus grandes boucheries de l'histoire; les élites qui se croisent dans le cadre exceptionnel du parc universitaire ne se rencontrent que rarement, la paix universelle s'appelle «droit d'ingérence». A défaut d'«humaniser l'homme», son idée et sa ténacité auront permis de pallier certaines déficiences du système universitaire et de préserver quelques hectares de liberté entre ville et banlieue.

Jean-Luc Metzger

FÊTE DES NATIONS

Fidèle à sa vocation première, la Cité internationale continue à militer pour le rapprochement culturel de tous les pays. Ainsi, la Fête des nations, organisée par les différents comités de résidents le samedi 12 juin de 11 heures à l'aube, devrait permettre au public de découvrir les trésors cachés des différents «maisons».

La Cité, ouverte à tous, vous offrira de nombreux spectacles (musique classique ou folklorique, rock) et expositions... sans parler des stands où vous pourrez goûter les spécialités régionales des pays représentés. Rien ne vous empêchera d'assister aux deux pièces de théâtre qui y seront alors jouées: «Mademoiselle Julie», de Strindberg, par la compagnie Aurige Théâtre, à la résidence Lucin-Paye (réservation au 45.89.36.95), et «Meurtres à l'aube», adaptée de Didier Dubau par la compagnie de l'Ane (tél.: 44.16.26.58), au collège franco-britannique.

A noter enfin que, sur demande, groupes ou particuliers peuvent suivre une visite commentée de la Cité. S'adresser à Danièle Déroutelle, chargée de la communication, au 45.89.68.52.

LA PAGE est éditée par l'association L'Equip'Page BP53, Paris Cedex 14. Directeur de publication: Jean-Luc Metzger Tél (répondeur): 45.41.75.80. Commission paritaire n°71081 ISSN n° 0998 2728 Impression: Rotographie, Montreuil.

Charles Lopicque

LE GUETTEUR DE LA RUE FROIDEVAUX

Grâce à l'association La Mémoire des lieux, le jeudi 29 avril à midi, était apposée sur la façade du 4 rue Froidevaux une plaque rappelant que le peintre Charles Lopicque avait vécu plus de soixante années dans cet immeuble, de 1927 à 1988, date de sa mort.

LES CORPS constitués étaient représentés sous l'apparence de M. Assouad et de Mme Catala. Lui avait adopté sa chemise rayée et sa cravate des grands jours (pas celle

entre l'émotion contenue de certains participants (un des fils de Charles Lopicque, le poète notamment), d'une partie du public (une vieille dame, la gardienne de la maison avait les yeux embués de larmes) et l'affection polie des badauds dont j'étais. Dans ce contexte, tout discours officiel semblait bien convenu. Une réception à la mairie, suivie d'un cocktail, attendait les participants. Je ne rendrai pas compte ici de la qualité du champagne et des pâtisseries car je ne m'y suis point rendu.

Cet événement montparnassien m'évoque irrésistiblement une chanson de Trénet, «Les Relations mondaines»:

«J'y côtoie des gens illustres
Membres de l'Institut
Réunis autour d'un lustre



de la Légion d'honneur, l'autre!), l'air compassé et digne qui convenait. Elle, très prime-sautière, était moulée dans un élégant petit tailleur strict mais néanmoins printanier. Il ne manquait que le front marmoréen et éminemment culturel de M. Toubon et la tonsure du directeur de conscience pictural de Jacques Prévert, «le bienheureux curé d'Art», celui qui conseillait de préférence le nu abstrait dans la «nouvelle peinture néo-chrétienne moderne». Voilà pour la rubrique mondaine.

Durant la cérémonie, j'ai été très frappé par le contraste (courant dans ces circonstances)

Ils me disent tu
Par un jeu savant de miroirs et de glaces
Dans leurs beaux atours
On peut les voir de trois quart, de dos, de face
Croquant des petits fours.»
Charles Trénet a eu 80 printemps le mardi 18 mai.

Mais revenons à l'autre Charles et à nos moutons et, le long des golfes clairs, à la mer ondulante, sous les régates peintes par Lopicque vers 1945.

Charles Lopicque est né à Taizé, dans le département du Rhône, en 1898. Il reçoit une

formation d'ingénieur. Ayant étudié l'architecture et s'étant intéressé aux machines (comme son illustre prédécesseur, Léonard de Vinci) il se prend de passion pour les projections géométriques et les perspectives. Jeanne Bucher (qui a découvert tant d'artistes) et le sculpteur Jacques Lipchitz l'encouragent en 1928 à se consacrer à la peinture.

INGÉNIEUR, ARCHITECTE ET PEINTRE

Entre 1931 et 1935, il est préparateur à la faculté des sciences et met au point une doctrine chromatique. En 1937, l'Etat lui commande cinq décorations murales pour le Palais de la découverte. En 1939, Charles Lopicque établit une synthèse entre l'espace syncopé du cubisme et celui plus fragmentaire, coloré des anciens vitraux.

Lors de l'exposition «Jeunes peintres de tradition française», en 1941 à la galerie Braun, son œuvre trouve un écho profond auprès de Singier, Le Moal, Bazaine; l'abstraction française des années 50, qui fut injustement reléguée dans l'ombre après la découverte de l'expressionnisme abstrait américain. Lopicque fut à l'origine de la Seconde école de Paris. A la Libération, il reprend les thèmes marins qu'il affectionne, avec un retour sporadique au figuratif. Il y reviendra définitivement un peu plus tard.

DU CUBISME A L'EXPRESSIONNISME

Entre 1948 et 1950, ses réflexions philosophiques, l'étude de l'anatomie, l'amène à exécuter une série d'œuvres inspirées par la mort («Danse macabre» 1948, «Hamlet» 1949) et l'histoire («La Bataille de Waterloo»). En 1952, il découvre les nuits vénitienes et l'art de Veronèse et du Tintoret. Il invente un expressionnisme baroque avec des tons mauves, pourpres, carmins, violacés et il peint des jardins, des paysages («Hommage à Veronèse» 1954, «Nuits vénitienes» 1956).

A cette époque, André Breton, sous l'amicale sollicitation de leur ami commun Charles Estienne, s'intéresse beaucoup à certains tableaux antérieurs de Lopicque. Ainsi, «Le Garde du corps», de 1950, illustre le n°1 de la revue «Le Surréalisme même» d'octobre 1956.

Ses voyages à Rome en 1957, en Grèce en 1964 sont autant de prétextes pour recréer picturalement les grands mythes antiques («Naiissance d'Aphrodite» 1964). Après un séjour en Hollande en 1974, Lopicque restituera les motifs hollandais familiers. Charles Lopicque a toujours été un homme libre, indifférent aux modes. Ce pionnier de l'art du non-figuratif s'est remis en question pour s'attacher à une interprétation nouvelle de l'apparence.

Jacques Blot

Association La Mémoire des lieux: 9, avenue Albert-de-Mun, 75016 Paris, tél.: 45.05.14.74.

VIE QUOTIDIENNE

J'ÉME CROYAIS privilégiée de posséder une machine à laver et d'avoir assez de place pour faire sécher mon linge à la maison. La machine à laver a pris congé de moi, essouffée par des années de dur labeur, et je me suis retrouvée à devoir faire ce que des milliers de parisiens font régulièrement: partir chargée de mon linge sale (que je ne laverai pas en famille mais dans un lieu public) à la laverie du coin.

Pour avoir sillonné les rues autour de chez moi, je sais que ces lieux de salubrité privée ne manquent pas dans le quartier. J'ai su en discuter avec les uns et les autres plus expérimentés que moi, les vieux routards des laveries,

que, celle-ci était plus chère, celle-là plus propre, que cette autre possédait des sècheuses plus efficaces.

Enfin, malgré mon étude comparative qualité-prix, je suis allée vers la plus proche. C'est le rapport qualité-temps qui a eu le dernier mot. Lavomatic-tac!

J'ai appris que ces virées pouvaient scander nos soirées et week-ends, essorer sans pudeur nos sorties et nos activités. Il faut calculer l'heure de départ, ajouter le temps du lavage, additionner le temps du séchage et le retour pour obtenir...de la blancheur en plus et des heures en moins.

LIEUX DE RENCONTRE

Les mères de nos grands-

mères s'amuseraient sans doute de nous voir nous précipiter dans ces cages à linge, cela ne ressemble pas à leurs escapades au lavoir du village...

Pourtant, bien que ces activités soient contraignantes, j'y trouve l'intérêt de rencontrer les gens. On se regarde d'un air complice, on s'est fait de la monnaie, et parfois même on discute. Faut dire qu'il n'y a pas grand chose à faire, sinon attendre; alors mieux vaut le faire en parlant avec ces compagnons de deux heures, qu'en plongeant son nez dans des revues froissées qui datent parfois de l'année précédente.

Alors finalement, l'équation temps perdu-échange gagné est plutôt favorable à une époque où l'on parle plus

FESTIVAL ET STAGE DU THEG

Les groupes du 14e du Theg-Théâtre des Gens aboutissent chaque année à la représentation publique de spectacles. Cette année, ils présenteront: «La Dame en rose», «Les Herbes folles» et «Stop Play» au Théâtre de Ménilmontant, 15 rue du Retrait, 20e (métro: Gambetta), du 21 au 29 juin.

Ce peut être l'occasion de découvrir ce qu'une aventure théâtrale, ouverte à tous, peut produire. Ces spectacles sont élaborés à partir d'improvisations avec les gens du groupe.

Vous pouvez également tenter l'aventure cet été, au cours d'un stage que le Theg organise à Chailley, dans l'Yonne, du 5 au 12 août. ou en vous inscrivant dans les groupes qui commenceront en octobre 1993.

Renseignements: 45.42.07.62 et 47.30.21.28.

LA MAIN A LA PAGE

Il y en a qui signent des articles, il y en a d'autres dont les noms n'apparaissent jamais. Pourtant, ils et elles participent aux discussions, tapent des articles, les relisent, font des photos, recherchent des publicités, diffusent le journal, le vendent sur les marchés du quartier, etc.

La Page n°17, c'est: Frédéric Audren, Anne-Laure Baldi, Nicolas Ballif, Catherine Beilleau, Jacques Blot, Léna Bonnet, Martine Breux, Juliette Bucquet, Pierre Bourdige, Bruno Camajhi, Laurence Croq, Brigitte Delmon, Agnès Deboulet, Meggan Dissly, Marnix Dressen, Jeanne Durocher, Amélie Dutrey, Béatrice Hammer, Imagem, Edwige Jakob, Margot Laurenceau, Jean Lévy, Nicolas Martin, Jean-Luc Metzger, Olivier Miguairou, Dimitri Nicolaïdis, Bruno Négroni, Nathalie Osmond, Rémy-Pierre Pêtre, Dimitri Sarris, Omar Slifi, Justine Sohler, Frédéric Vignaux...

L'EQUIP'PAGE

est l'association éditrice de La Page. Vous pouvez en devenir membre et, ainsi, participer à notre travail. Adhésions: 100 F. Chèques à l'ordre de L'Equip'Page, BP53, Paris Cedex 14.

ATMOSPHÈRE

LIBRAIRIE DE CINÉMA

7/9, RUE FRANCIS DE PRESSENSÉ
75014 PARIS
MÉTRO PERNETY
TÉL. 45 42 29 26

OUVERT TOUS LES JOURS SAUF DIMANCHE DE 14 H A 20 H

AU PIED DU CEDRE

Un lecteur nous a adressé la photocopie de la lettre qu'il a envoyée aux PDG du GAN, de la Cogedim et de la Fondation Cartier, relative à la construction qui remplace le centre américain, au 261 boulevard Raspail, et qui est malheureusement visible depuis la rue Boulard.

«Monsieur,
Puisque vous avez osé me cacher le ciel et le soleil en montant votre tour au dessus du quatrième étage, je vous donne rendez-vous le jeudi 1er avril à 15 heures (et ce n'est pas un poisson) devant le cèdre de Chateaubriant, sur le trottoir du 261 boulevard Raspail.
Je serai à l'heure. Tâchez d'y être aussi. Vous ferez ainsi ma connaissance. Nous nous expliquerons.
Il ne sera pas dit que vous pourrez faire tout ce que vous voulez avec votre argent et qu'il triomphera des valeurs spirituelles; que le mal l'emportera toujours sur le bien. Cela est révolu et je vous le prouverai.»

Jacques Daniel

COULEE VERTE

«Madame, Monsieur,
On parle beaucoup (c'est facile) d'écologie, de calme, de qualité de vie. «Aux actes!» Il faut se battre pour que la Petite ceinture soit transformée en coulée verte jusqu'à Balard. Ce serait positif pour tous, et si simple. Il y a tant d'oiseaux, d'arbres (y compris fruitiers), de fleurs.
Les gens à qui on rabat les oreilles pour faire de la marche à pieds régulièrement, pour rester en forme, n'ont que le bitume... ce qui est peu engageant. Il y a la une si belle végétation. La coulée verte (déjà dans le 12e) se doit d'être prolongée ici ou le spectacle, la végétation est infiniment plus belle... Les enfants pourraient faire du vélo en paix, les gens se promener, les amateurs de jogging se «défouler» au lieu de se «baiser» les chevilles sur le bitume...
Il faut que les oiseaux se multiplient pour que les enfants puissent apprendre ce qu'est un merle, une mésange (il y en a!). Il faut mettre des fleurs, des bancs, faire éventuellement de petites aires de séjour, aménager des accès faciles, entretenir. Les médecins insistent tous les jours sur l'importance de la marche à pied pour rester en forme.
Cette coulée verte est une splendeur et une richesse insoupçonnée par les parisiens. C'est simple, il faut l'exiger et ceci jusqu'à Balard. Les parisiens verraient ainsi se dérouler les saisons, apprendraient aux petits l'importance de la nature, la vie des oiseaux... Les gens ne savent pas ou aller se promener... et restent «vautrés» devant leur télé. La Ville de Paris pourrait recréer des postes de gardiens de square, installer des poubelles, assurer l'entretien. «Ils» ont déjà tant abîmé Paris. Mais quel bonheur d'entendre les oiseaux chanter.
Mes remerciements à votre journal, bien à vous. Ne nous laissons pas envahir par les parkings, les bureaux. Un peu de nature, d'air.»

Joëlle Gaubert

LES ABONNEMENTS,

ça nous aide bien, alors... abonnez-vous ! Cinq numéros: 40 francs ;
abonnement de soutien: 100 francs.
Chèques à l'ordre de L'Equip'Page,
BP53, Paris Cedex 14.

Jeanne Durocher

**PIN-UP
UN MEGA...STUDIO**

La crise: perdre son emploi, être sans logement? Au 23 de l'avenue Jean-Moulin elle est vécue différemment.

LA CRISE frappe dur de nos jours, mais ce n'était pas encore le cas en 1990 quand Jacques Bergaud, chef d'entreprise, décide de s'agrandir.

Cet ancien photographe et publicitaire travaillait dans le monde de la photographie de mode depuis dix-sept ans déjà avec sa société Pin-up, située 23 avenue Jean-Moulin. Mais le jour où le garage Renault juste à côté a été mis en vente, M. Bergaud n'a pas pu résister. Il a tout acheté. Aujourd'hui, de l'ancien garage il ne reste que deux pompes à essence et M. Bergaud est à la tête d'une véritable usine de photos - et d'un gros paquet de dettes aussi. «Il y a de moins en moins de travail et nous sommes toujours aussi nombreux à proposer ce service», explique-t-il.

Il faut dire que M. Bergaud a vu gros. Cinq mille mètres carrés, quatre camionnettes équipées, huit studios, un restaurant, des terrasses avec piscine, un laboratoire de développement de photos et une agence de publicité en prime. L'artiste, en costume noir avec pochette et pull bleu pétrole, est fier de son royaume. La maison porte, indéniablement, la touche du propriétaire. Tout y est noir et blanc, même le chien. C'est M. Bergaud qui a dessiné le bar, les tables et chaises en bois noir. Pin-up figure en noir sur les tasses à café blanches. Au centre du restaurant, un vaste palmier «momifié» par traitement spécial règne, entouré de banquettes grises.

Sur les murs blancs éclairés par de puissants spots, des photographies en noir et blanc. Derrière un pilier, un mannequin de plâtre grandeur nature en maillot de bain représente Jane Mansfield. L'atmosphère est très «fifties»: des posters de jadis, une ancienne boîte Kodak pour déposer des films et, dans un coin, une collection d'anciens appareils photos. Du blues -chansons de Billie Holiday, Bessie Smith, Ella Fitzgerald- accentue l'ambiance nostalgique.

Mégalomane? «Plutôt un petit garçon qui

joue», dit M. Bergaud. Le restaurant est la vitrine de la maison, mais ailleurs on se met au travail! Garées à l'entrée, quatre camionnettes brillent sous une couche de peinture blanche avec «Pin-up» écrit à la verticale, comme sur la façade de l'immeuble. Chacun des véhicules est équipé d'un studio pour les déplacements (3200F la journée). Une équipe du Figaro Madame vient de rentrer après une journée de photos à Deauville.

Dans les étages, les studios sont tous luxueusement équipés: cabines d'habillage avec air conditionné, salons de maquillage et de coiffure. Un technicien «maison» est présent pour assister les photographes. Quelques

offrir tous ces services sous le même toit», explique M. Bergaud, qui peut se vanter d'avoir parmi ses plus fidèles clients Bennetton, Vogue, Elle, Glamour.

Mais, aujourd'hui, plus rien ne se fait tout seul. On rame, après de gros investissements réalisés il y a quelques années. L'usine tourne 24 heures sur 24 quand il y a du travail - et les clients ne courent pas les rues. «Il y a peut-être cinq cents clients de par le monde qui pourraient être intéressés» affirme M. Bergaud.

Pin-up offre un service de grande qualité, certes, mais coûteux. «Pin-up est le plus cher sur le marché et de loin» admet la responsable photo d'un magazine client de la mai-



C'est M. Bergaud qui a dessiné le bar, les tables et chaises en bois noir.

grandes filles élançées en sortent, fatiguées de leur journée sous les spots chauds.

Sur les terrasses du dernier étage, une jolie piscine bleue et un solarium servent de fond pour les photos d'extérieur.

POUR DE PRESTIGIEUX CLIENTS

M. Bergaud affiche un chiffre d'affaires de trente millions de francs, et réalise 80% de son activité avec l'étranger: allemands, américains, japonais, italiens. «Je suis le seul à

son. «Mais c'est tellement bien là-dedans que tous nos photographes réclament Pin-up».

Malgré les difficultés, le propriétaire de Pin-up est optimiste. «C'est en temps de crise que l'on est le plus créatif, et que l'on agit» explique-t-il. Il est en train lui-même de prendre le taureau par les cornes: en l'espace de six mois, Pin-up a créé son agence de pub et lancé un magazine destiné à attirer l'attention des professionnels.

En fait, M. Bergaud dit n'avoir peur de d'une seule chose: s'ennuyer. «C'est un grand plaisir de ne pas savoir aujourd'hui ce que je vais faire demain.»

Meggan Dissly

MON EPICIER

DANS une petite boutique comme il en existe tant, à l'enseigne Felix Potin, 85 rue Didot, Didier, le sympathique gérant, vous attend toujours avec bonne humeur. Son magasin, après un jour de fermeture pour inventaire, a rouvert ses portes le 30 mars avec de nouvelles étiquettes qui, de jaunes sont devenues bleues et affichent une baisse de 15 à 20% sur l'ensemble des produits. Ses prix s'alignent maintenant sur ceux des grandes surfaces proches. Malgré cela, les promotions sont maintenues comme dans le passé.

Aussi, pourquoi irais-je faire ses courses ailleurs? Chez lui, pas de bousculade, pas d'agressivité, les gens sont aimables: personnes âgées, ménagères, ouvriers, étudiants se côtoient, des amitiés se créent, on se sent bien, on y revient. C'est convivial.

Il m'a paru important de signaler à nos lecteurs cette heureuse initiative au moment où l'Insee relève encore pour le mois de mars une inflation de 0,5%. La fidèle clientèle apprécie la démarche de Didier et la compréhension de sa direction, qui a permis que ce point de vente allie qualité et prix compétitifs.

LA FENETRE EXPOSE JAN VUIJK

Du 12 juin au 3 juillet 1993, la galerie La Fenêtre expose les œuvres récentes de Jan Vuijk. Un ensemble de peintures sur toile et sur papier côtoiera des lithographies récentes ainsi que son dernier ouvrage bibliophilique, «Sans Preuves», comprenant huit lithographies accompagnant des poèmes de Gabrielle Althen, publié aux éditions de La Fenêtre.

Galerie La Fenêtre: 67, rue de Gergovie, tél.: 45.41.21.62.

RENTREE DES CLASSES
sur présentation de ce bon

LE GRIMOIRE
vous offre une remise de

10% sur la papeterie scolaire
à partir de 150Frs d'achat du

1/9/93 au 20/9/93

27 rue Didot 75014 Paris

OU TROUVER LA PAGE

La Page est en vente sur les marchés du quartier pendant les trois ou quatre week-ends qui suivent la parution du journal. Vous pouvez notamment la trouver de façon quasi certaine, le samedi ou le dimanche, sur les marchés Alésia, Daguerre, Edgar-Quinet, Villemain et Brune... Mais nous sommes également diffusés dans plus d'une cinquantaine de points de vente; kiosques et marchands de journaux, bien sûr, mais aussi librairies, épiceries biologiques et autres magasins du quatorzième.

La liste que nous publions ci-dessous tente d'être complète, toutes nos excuses cependant à ceux et celles qui auraient été oubliés, et merci de bien vouloir nous signaler les erreurs...

- **Librairie L'HERBE ROUGE :**
1, rue d'Alésia
- **LIBRAIRIE ALPHONSE-DAUDET :**
73, rue d'Alésia
- **Librairie PLAISANCE :**
207, rue d'Alésia
- **BOUQUINERIE ALESIA :**
17, rue Alphonse-Daudet
- **Librairie LA PLUME ET L'ENCRIER :**
6, rue Barboux
- **LES EDITIONS BERBERES :**
47, rue Bernad
- **Librairie L'ARBRE A LETTRES :**
14, rue Boulard
- **Librairie ALIAS :** 21, rue Boulard
- **Papeterie :** 1, rue Boyer-Barret
- **Triperie TETEREL :** 23, rue Brézin
- **COMME UN P'TIT COQUELICOT :**
25, rue Brézin
- **LE DOMAINE DES DIEUX :**
33, rue Brézin
- **Librairie :** 134, boulevard Brune
- **ART-TABAC :** 2, place de Catalogne
- **Restaurant LE CITOYEN :**
12, rue Daguerre
- **Librairie DUPUY :** 21, rue Daguerre
- **LES COUSINS D'ALICE :**
36, rue Daguerre
- **DAGUERRE ET PAIX :**
61, rue Daguerre
- **Boulangerie LE MOULIN DE LA VIERGE :** 82, rue Daguerre
- **Restaurant AU THYM D'ANVILLE :**
4, rue Danville
- **Librairie :** 94, av. Denfert-Rochereau
- **Librairie LE GRIMOIRE :** 27, rue Didot
- **Librairie LES CYCLADES :**
53, rue Didot
- **Librairie L'OISEAU-LIVRE :**
63, rue Didot
- **Librairie :** 97, rue Didot
- **Librairie ATMOSPHERE :**
7, rue Francis-de-Pressensé
- **Librairie :** 27, rue Gassendi
- **Kiosque :** 71, av. du Général-Leclerc
- **Restaurant AQUARIUS :**
40, rue de Gergovie
- **Librairie ENR :** 12, av. Jean-Moulin
- **Librairie :** 68, av. Jean-Moulin
- **Kiosque :** 79, av. du Maine
- **Boutique IL CAMPELO :**
98, Bd du Montparnasse
- **Librairie LERAT ALBERT :**
21, rue Mouton-Duvernét
- **LIBRAIRIE S3 :** 89, rue de l'Ouest
- **LIBRAIRIE DU PERE-CORENTIN :**
57, rue du Père-Corentin
- **Librairie :** 48, rue Raymond-Losserand
- **Cadeaux CLAP :**
50, rue Raymond-Losserand
- **Librairie :** 159, rue Raymond-Losserand
- **Librairie PRIOLET GILBERT :**
16, avenue René-Coty
- **Librairie MONTSOURIS :**
27 bis, avenue René-Coty
- **Librairie LA SABLIERE :**
4, rue de la Sablière
- **Librairie JACQUES GAIMARD :**
25, rue Saint-Yves
- **Epicerie :** 59, rue Sarette
- **Librairie :** 7, rue Sophie-Germain
- **Librairie AVIOTTE :**
63, rue de la Tombe-Issoire
- **Librairie AU FIL DES PAGES :**
91, rue de la Tombe-Issoire
- **Librairie hellénique DESMOS :**
14, rue Vandamme.

PETITE CEINTURE

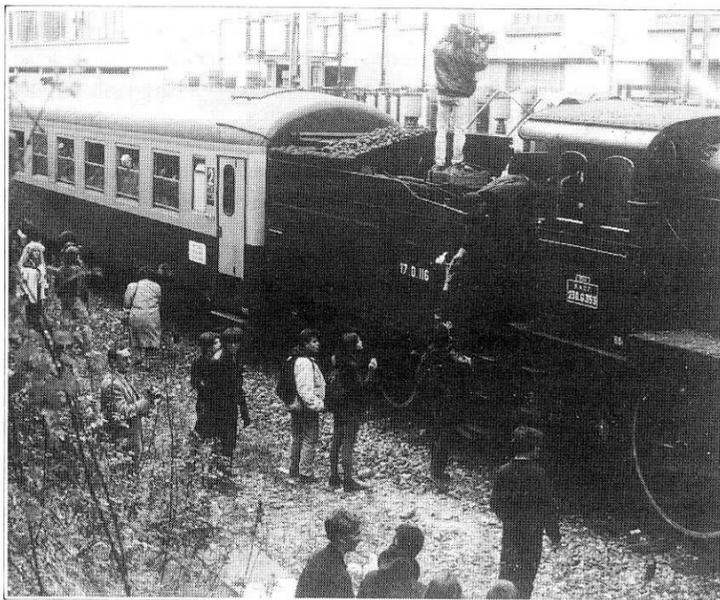
Attaque de train en gare de Ouest-Ceinture

La Petite ceinture suscite des convoitises. Certains riverains craignent de voir ce coin de verdure détruit par les promoteurs (voir La Page n°15). Ils ne se contentent plus de regarder passer les trains... et passent à l'action.

PORTE BRANCION, le 3 avril, il est 9 heures lorsque Tristan s'assure une dernière fois de la solidité de la corde qui permet ce jour-là l'accès à la voie. La voie? Le chemin de fer de ceinture...

Ouverte de 1854 à 1869, cette ligne desservait le sud du quatorzième arrondissement en trois stations: Glacière-Gentilly (qui, sous le parc Montsouris, constitue aussi l'intersection avec la ligne de Sceaux), Montrouge (aujourd'hui encore visible au croisement de la rue de Coulmiers et de l'avenue du Général-Leclerc) et Ouest-Ceinture (à hauteur de la rue Vercingétorix, à la limite du quinzième arrondissement). Le «périphérique» de nos arrière-grands-parents comptait alors vingt-huit stations sur plus de 30 kilomètres, et 30 centimes suffisaient pour se rendre de la Rapée-Bercy à Montrouge.

La petite ceinture a perdu sa vocation première, mais elle attire pourtant l'attention d'une nouvelle race de guerriers: les promoteurs. Inutile ici de s'étendre sur le caractère lucratif de quelques opérations destinées à doter la capitale de milliers de mètres carrés de nouveaux bureaux. Impossible, en quelques lignes, de décrire, sans risque d'omettre quelque fait d'importance, l'émoi des riverains: promeneurs amoureux de ce petit coin de nature, merles de Charenton, hérissons de Vanves, chats, et surtout habitants des logements avoisinants, tous mena-



Le 4 Avril, Porte Brancion le train est attaqué.

chés d'expulsion. Furax, mais constructifs, ils ont cherché à agir.

Aujourd'hui, les associations qui, face aux pouvoirs publics, disputent et exposent sans relâche, décident de frapper fort. Aujourd'hui, attaque de train!

Un train? Quel train? Mais LE train! Le dernier, le seul: des centaines de voyageurs, un petit tour de capitale, et la locomotive, une vraie locomotive qui laisse filer des filets d'eau et s'échapper des jets de vapeur, qui porte son charbon et tire ses douze wagons. Les passagers, attachés à cette voie de Paris ou curieux bientôt sous le charme, ont saisi l'occasion que leur donne quelquefois la SNCF, propriétaire des lieux.

Mais il est déjà 10 heures, et René arrive porte Brancion. Ils seront une dizaine à descendre avec précaution le matériel sono-

nécessaire au concert qui se déroulera à 16 heures sur les anciens quais. Dès 15 heures, près de 200 personnes ont investi cette ancienne station Ouest-Ceinture. Abreuvé d'orangeade et repus de gâteau au chocolat grâce à Angélique, charmante responsable de la buvette, nous échangeons, entre futurs «attaquants», quelques informations essentielles lorsque le concert commence. Grâce à l'Alto Stratus et aux Sense Lions, le son du funk et du raggamuffin galvanise les troupes.

La marche, menée par Sophie et Marc, partie de la Porte Dorée à 14 heures, fait une arrivée aux flambeaux. Nous sommes tous prêts lorsque la locomotive fait un premier passage seule, provoquant l'enthousiasme: venue de la gare de Lyon, elle va accrocher ses wagons et entraîner dans notre sympathique guet-apens tous ses voyageurs. Un paquet de tracts est remis à chacun, et quelques mots d'ordre circulent: informer les voyageurs de l'avenir, plutôt sombre, de cet endroit fascinant est le

but premier de l'attaque.

Une heure plus tard, des nuages de vapeur sont à nouveau visibles. Décidés à arrêter le convoi, nous nous massons tous sur la voie et agissons nos flambeaux. Dans un impressionnant fracas, la locomotive serre ses freins et la nature environnante vibre tout à la fois au son du rock et des hurlements des assaillants.

Chacun se hisse dans les wagons à peine arrêtés, sous les yeux des cheminots atterrés. Un haut-parleur diffuse le message préparé par les riverains menacés d'expulsion. Je parcours au pas de course les wagons bondés de passagers effarés et curieux tout à la fois. Nous distribuons les tracts et appelons à signer les pétitions. J'explique à un couple l'intérêt de notre action lorsque le haut-parleur nous demande de sortir au plus vite du train. Je gagne la sortie la plus proche et saute à terre. Quelques secondes plus tard, le convoi s'ébranle sous les applaudissements de tous les passagers. Au milieu des nuages de suie sous les sifflets assourdissants de la locomotive, nous regardons s'éloigner vers le parc Montsouris ce train qui est peut-être le dernier.

Chacune des sections de la petite ceinture est aujourd'hui menacée: mobiliser afin de barrer la route aux différents projets immobiliers inacceptables, proposer la réhabilitation de l'un des plus grands espaces verts de la capitale, c'est le but des associations qui ont participé cette après-midi à l'attaque. Elles ont déjà quelques victoires à leur actif et elles sont bien décidées à continuer.

Amélie Dutrey

Pour tous contacts, Alto Stratus Circus: 5bis, rue Antoine-Chantin, 75014, tél.: 40.44.61.88.

Environnement 15e (ZAC Castagnary): chez Tristan Fleurquin, impasse Labrador 75015.

Association de sauvegarde de la Petite ceinture. Coordination et liaison des associations de quartier (Claq): 10, rue Gassendi, 75014.

Photos: Benjamin Spada, tél.: 40.60.90.81.

LE 21 MARS ÜBER ALLES

Samedi soir, 21 mars 1993, veille du premier tour des élections. Au 76 rue de la Tombe-Issoire, septième étage, on fait la fête: normal, c'est samedi soir. La musique fuse de la fenêtre ouverte; sur le balcon, des jeunes gens et des jeunes filles de bonne famille rient, parlent, hurlent: normal, il faut bien s'amuser. Vers 23 heures, une dizaine d'hommes sortent de l'immeuble, on les hèle du balcon du septième, d'où s'échappent les humeurs métalliques de la boum. On crie on rit, la nuit est belle, il faut bien couvrir le vrombissement des voitures. Sur le trottoir, le petit groupe finit par s'égayer, les uns se dirigent vers le nord, les autres vont vers le carrefour. Quelques minutes plus tard, montent des chants étranges, graves, solennels, comme venus d'une antique peur. La mémoire s'approche, j'ouvre ma fenêtre, frêle rempart; sur le trottoir, au pied de l'immeuble, ils marchent maintenant de front, se tenant par l'épaule, le bras droit levé comme un affront, dans cette posture très distinctement fasciste, revendiquant de leur chant militaire l'émergence d'un état de violence et de haine; au balcon du septième, les filles qui les encouragent portent leur voix au dessus de tout.

J.-L. M.

INCIDENT DE CADDIE BOULEVARD BRUNE

Mardi 20 avril, au supermarché Brune (ancien centre Leclerc), je passe à la caisse. La préposée me demande d'ouvrir mon sac. Je refuse. Question de principe, comme je l'explique à sa supérieure: «On commence par consentir à ces petites vexations-là, par conformisme. Ensuite, on laisse faire les contrôles d'identités au faciès... Et puis on finit par accepter de coudre une étoile jaune à son revers.» Le parallèle est sans doute excessif mais, bon, en ce lendemain de cinquantième anniversaire, il est des insurrections minuscules qui entretiennent la flamme.

Toujours est-il que, à ma grande surprise, la caissière, ses collègues et même leur chef partagent plutôt mon point de vue. Comprenez: elles ont été spécialement «briefées» pour cliquer les clients; elles s'en passeraient bien... Je sais bien qu'elles ne sont pas en cause, mais je reste intraitable: pas question de céder au jeu sournois de la suspicion. L'alternative est simple: «Ou bien je passe sans montrer mon sac ou bien le magasin perd 200 à 300F de recettes. Demandez à votre patron. Il devrait comprendre ce langage.»

Le patron justement (ou un de ses sbires), il a fini par descendre. Conciliabule... dont il ressort que «ça va comme ça». Vent de révolte entre les caisses: «T'as entendu ç'qu'il a dit? Moi, j'leur demande plus aux clients!». S'adressant à moi: «... Parce que nous aussi, le soir, on passe à la fouille. Vous croyez que ça nous amuse? Il en faudrait plus souvent des clients comme ça, qui refusent...»

Omar Sifli

L'Ecole des religions

DE TOUTES LES RELIGIONS

«Ecole» et «religion»: deux termes qui font davantage penser à l'enseignement catholique qu'à une association laïque. C'est pourtant de cela qu'il s'agit: l'Ecole des religions de l'avenue du Maine entend dispenser un enseignement sur les grands courants religieux en respectant la plus stricte neutralité.

L'INSTIGATEUR de l'Ecole des religions est un industriel de la région lyonnaise, Jacques Benoît, déjà connu pour ses initiatives originales. Chaque année, il soumet ainsi son poste de Pdg aux voix de ses salariés et il a instauré un Smic «maison» de 6200F par mois.

«L'idée m'est venue après avoir lu l'ouvrage de Michel Lelong "Le Coran et l'Evangile". Je suis arrivé à la conclusion

que l'on ne pouvait pas comprendre le monde sans comprendre les religions. Rien n'a été fait pour enseigner toutes les religions dans un esprit neutre. Il fallait de combler ce vide.»

L'école a ouvert ses portes au début de cette année. Depuis, plusieurs sessions ont accueilli une centaine d'élèves d'horizons très divers: croyants, non-croyants, hommes, femmes, étudiants, cadres, retraités... Chacun vient avec ses motivations, ses convictions, ses acquis (lire encadré)... Durant les quarante heures que compte ce cycle de formation, les cinq grandes religions (bouddhisme, christianisme, hindouisme, islam et judaïsme) sont abordées, ainsi que des points d'actualité (les sectes, les intégrismes, l'éthique, le rôle des laïcs...).

Afin de financer l'association qui gère l'école, une participation est demandée aux particuliers et aux entreprises désireux de bénéficier de ses cours.

Frédéric Vignaux

Ecole des religions: 3, avenue du Maine.

LA PAROLE AUX ELEVES

Témoignages recueillis lors d'un cours.

Arlette, mère au foyer: «Je cherche à mieux connaître l'hindouisme. Je fais du yoga depuis longtemps, c'est un complément indispensable.»

Saïda, infirmière: «Ce qui m'intéresse, c'est de mieux comprendre les diverses religions, à commencer par la mienne. De plus, ça m'est très utile

dans mon travail.»

Paul, retraité, athée: «Je travaille sur un projet de formations complémentaires pour le cursus des ingénieurs, qui sont amenées à rencontrer des interlocuteurs de toutes confessions. Les religions font partie de la culture générale que chacun doit acquérir.»

François, sismologue: «Je suis très ignorant dans ce domaine. J'attendais depuis longtemps qu'une telle école ouvre ses portes. La connaissance conduit à une meilleure compréhension des autres.»

ART TABAC

VENTE
DE
JOURNAUX



2, Place de Catalogne - 75014 Paris Tél: 40 47 66 50

ABONNEZ-VOUS A LA PAGE

Cinq numéros: 40F (soutien: 100F).
Adressez ce bulletin et votre chèque à l'ordre de L'Equip'Page, BP53, Paris Cedex 14.

Nom.....

Prénom.....

Adresse.....

.....

.....

.....

LEV DAVIDOVITCH eut un geste inattendu, sec, presque agacé, le dos de la main heurta le verre ballon. Le vin se répandit d'abord sur le journal, c'était *L'Huma*; puis sur la nappe de papier blanc.

— Pas ce nom là, dit-il vivement. Je m'appelle Gourov, n'oubliez pas.

Gourov ? Bien sûr. Serge opina. Le Vieux avait sans doute raison, il fallait être prudent. La situation était tellement précaire. « *Il faut le chasser de notre sol* », clamait la manchette maculée, à la une. Les stalinistes ne se privaient pas de hurler avec les loups. Pour eux aussi, pour eux surtout, Gourov était l'homme à abattre.

La tache rouge s'élargissait, le doigt de Gourov en suivant le contour.

— Au début, nous pensions que la révolution s'étendrait ainsi, qu'elle gagnerait l'Allemagne, l'Europe, le monde !

Pour lui, la planète était devenue sans visa mais il n'avait pas changé. Toujours la même voix métallique de tribun, étonnamment apte à la confiance. Derrière les lognons, le regard bleu était toujours aussi pénétrant. Lèvres plates au sourire facile et ironique, mâchoire forte. Une tête remarquable. Croyait-il vraiment qu'il suffisait de changer de nom, de se raser moustache et barbe pour passer inaperçu, pour échapper à ceux qui le calomniaient et le traquaient ?

— Je ne me cache pas tout à fait, dit malicieusement Gourov. Ce soir, j'ai seulement l'occasion d'une petite fugue.

Il ajouta que leurs retrouvailles étaient curieuses et qu'il en était content.

Dehors, de l'autre côté, le long des catacombes, l'allumeur de réverbères faisait son travail. La rue en restait à peine moins sombre et c'était bien. Passée une certaine heure, Serge n'aimait pas trop les quartiers à lumière électrique. Surtout dans ses promenades avec Hannah.

— Vous vous souvenez, dit Gourov ?

C'était il y a presque vingt ans, pendant les années de guerre et c'était quand même le bel âge de la vie. L'époque du local minable de *Nache Slovo*, à deux pas, sur l'avenue d'Orléans. De l'imprimerie, derrière, rue Daguerre. Toutes ces nuits fiévreuses, interminables ! Gourov riait.

— Et les réunions, à la librairie du quai de Jemmapes !

Les noms revenaient : Rosmer, Monatte, Martov... Rien qu'une poignée de fous qui avait cru pouvoir sauver le mouvement ouvrier du naufrage social-patriotard. Les Internationalistes !

Les Zimmerwaldiens ! Des années durant et même encore maintenant, Serge avait été fier d'en être. Sauf que désormais il était épuisé, usé, qu'il ne savait plus que faire sinon chercher Hannah.

Le garçon s'approcha. Il voulait changer la nappe, nettoyer un peu. Gourov lui dit de n'en rien faire, de laisser les choses en l'état. Le ton était courtis, il n'y avait pas à discuter. Le garçon jeta un peu de sciure par terre puis s'éloigna en bougonnant.

Où Serge avait-il vu le Vieux pour la dernière fois ? C'était en 1916. Pas ici, au Rendez-vous, mais en face, dans un des cafés de l'avenue. L'Oriental ou le Café du Lion ? Ce soir-là, on fêtait la sortie du journal, l'exploit quotidien. Gourov était gai. Il avait évoqué les parties d'échecs qu'il jouait là, au fond de la salle, avec Vladimir Illitch, autrefois. Quelques jours plus tard, on l'avait expulsé de France. Un an après, aux confins de l'Europe, il dirigeait une révolution qui ébranlait le monde. Aujourd'hui, ses anciens camarades effaçaient son nom des livres d'histoire.

— Je joue toujours aux échecs, vous savez.

Il sortit de sa poche un petit opuscule : *L'Opposition et les Cases conjuguées sont réconciliées*. Il expliqua à Serge que les auteurs (Duchamp-Halberstadt) traitaient là de certaines fins de partie, quand ne restent plus en présence que les rois et les pions.

— Parfois, même les pions sont bloqués, ajouta Gourov gourmand. Seuls les rois peuvent manœuvrer.

— Un cas de figure plutôt rare, non ?

— Très. Presque utopique. Ce sont ces situations-là qui exigent le plus de rigueur. Même improbable, la réalité ne pardonne pas une seule erreur théorique.

Ses yeux clairs fixaient la tache, au milieu de la

nappe. Un vendeur de journaux passa entre les tables. Etalée sur son avant-bras, la presse du jour : *La Liberté*, *L'Action française*, *L'Ami du peuple*, *Le Matin*, etc. Tous les titres se rejoignaient : « *Dehors l'incendiaire, A la porte le criminel de Brest-Litovsk !* » Un homme vêtu d'un épais pardessus à revers d'astrakan acheta *La Liberté* (« *Chassons-le comme un chien !* »). D'où venait cette campagne de presse ?

— Une histoire stupide, dit Gourov. Ou une provocation.

Il parla d'un camarade, Klement, mi-secrétaire mi-garde du corps, interpellé sur sa moto par les policiers, pas loin de la maison de Barbizon. Une banale histoire de feux de signalisation.

— Vous vous cachez là-bas ?

— La Préfecture connaissait parfaitement ma résidence. Une sorte d'accord tacite entre eux et moi : mon silence contre leur discrétion.

Ignorants de ces subtilités, les flics de base avaient fait du zèle, menant tapage autour de leur prise. Les journaux s'étaient emparés de l'affaire. Moins d'un mois après les émeutes de Février, la présence sur le sol français du leader révolutionnaire prenait des allures de scandale. Cette République craignait les scandales.

— Doumergue est bien embêté, grimaça Gourov. Vers où m'extrader ? Aucun pays ne veut de moi.

UN COUPLE entra dans la salle du Rendez-vous. Des habitués, des clochards. Elle, elle était encore belle sous son maquillage outré, habillée tout en noir, empêtrée sous l'épaisseur de ses châles et de ses jupons. Lui était un grand maigre, traits brouillés et geste incertain. Il toussait beaucoup. La femme la première commença à déclamer : « *Tout un jour s'engloutit dans le silence ! Tout un jour se rafraîchir la tête dans les fleurs et laisser tomber ses mains.* »

Elle se tut. Son compagnon prit tout son temps pour allumer un vieux mégot choisi dans un cendrier puis il se redressa et continua, solennel : « *Et rêver ! Ce mélodieux rêve de velours noir : tout un jour ne pas tuer.* »

A l'exception de Gourov et Serge, autour des clochards, c'était l'indifférence, le bourdonnement las de propos de bar, la lumière verdâtre des lampes se reflétait dans le triste éclat des cuivres. Avachi à sa table, un faux prolo lisait *L'Huma*.

— Un poème de Köppen, dit Gourov. On lui a donné une émission à Radio Berlin, savez-vous ?

Serge émergea de sa torpeur.

— Hannah pense qu'elle et moi finirons comme ces deux-là, dit-il. Un couple de vieux, errant dans les arrières-salles, radotant des paroles définitives. Un destin pas si médiocre, au fond.

Quelques fois aussi, elle disait que tout finirait par un coup de couteau dans le ventre.

— Qui est Hannah ?

— La femme que j'attendais quand je vous ai vu entrer.

— Elle viendra ?

L'horloge de la salle marquait 21 h 30. Hannah ne passerait probablement plus. Après la première demi-heure, Serge savait d'expérience que les chances de la voir devenaient minimes.

— A vrai dire, c'est une femme un peu étrange...

Gourov l'observait, regard acéré par une curiosité grave.

Pouvait-il comprendre ? Serge eut l'impression que oui. La redoutable raison du Vieux pouvait couvrir des passions violentes. Alors, il lui parla de certaines autres nuits, de meurtres presque assouvis, de désespoir tranquille, de poèmes qu'il écrivait parfois.

— « *Prends-moi. Je veux sombrer. Laisse-moi mourir. Enfante-moi.* » Ainsi déclamaient la clocharde. Serge nota qu'elle pleurait de vraies larmes.

Il expliqua qu'il venait ici, entre 20 heures et 21 heures, presque tous les soirs, oui. Une sorte de jeu ? C'était bien cela. Au début, c'était le nom du café qui les avait amusés, Hannah et lui. Et puis ils avaient trouvé plus digne, plus risqué aussi, de ne pas se fixer d'heure trop précise. Plus tard, ces rendez-vous aléatoires étaient devenus une issue à des retrouvailles possibles dans les périodes de brouille et de rupture.

— Où l'avez-vous vue pour la dernière fois ?

— Le mois dernier, le 12. Je l'ai retrouvée dans la foule, nécessairement.

— Et vous ne savez pas où la joindre ?

— Oh si ! Elle habite à deux pas, juste derrière, rue Daguerre. Mais ce n'est pas le jeu, c'est tout.

Gourov hochait la tête. Les clochards passaient de table en table, pour la quête. Ils leur donnèrent quelques pièces. Serge ajouta en prime le reste de son paquet de tabac. Ces deux-là étaient les témoins de ses attentes d'Hannah, une complicité nocturne les liait. Il n'avait jamais su leur adresser la parole. Sans doute est-ce pour cela qu'il fut étonné de voir l'homme saluer timidement Gourov. Ils s'éloignèrent.

— Moi aussi, j'ai rendez-vous ce soir.

Serge se raidit légèrement. Dérangeait-il ?

— Pas du tout, dit Gourov. En fait de rendez-

Ses yeux se plissèrent. Il évoqua le mal que se donnaient les officines de Staline pour inventer de toute pièce des divergences de toujours entre lui et Vladimir Illitch.

— Il y en a une très réelle qu'on n'a pas révélée. Il n'aimait pas Paris, moi si. Et ce quartier en tout premier lieu.

Alors il rit, sans trop chercher à dissimuler une bouffée d'amertume et Serge se souvint d'un article écrit par le Vieux, bien des années auparavant, et qui parlait du Lion de Belfort, de sa paille dans sa gueule, de Paris désolé.

— Dans quelques jours, peut-être quelques heures, ils trouveront bien un moyen pour m'expulser. Je ne crains pas l'exil. Autrefois, j'ai vécu ici des moments heureux. C'est une dernière nuit. Je ne reviendrai jamais plus. Ça vaut un petit risque.

L'homme au pardessus s'était levé. Il se dirigea vers le comptoir, se mêla à d'autres clients. Assez vite, certains se retournèrent vers la table de Gourov et Serge.

WALTER entra à ce moment-là. Il était fidèle à son aspect habituel, jusqu'à la caricature : mine empruntée, lunettes cerclées de fer, chevelure en broussaille et moustache mal taillée. Sa manière de se tenir raide accentuait son embonpoint. Avec son petit cartable et son costume lustré, il avait l'air respectable de l'intellectuel miteux. Logeant à l'hôtel voisin, il était également un habitué du Rendez-vous. C'est par l'intermédiaire d'Hannah que Serge avait fait sa connaissance. Ils se saluèrent.

Sans doute Walter reconnut-il Gourov. Après quelques banalités polies, il refusa de s'attarder à la table. Il avait du travail, comme toujours.

— Bonne chance, lâcha-t-il avec son fort accent allemand.

Il s'installa au fond de la salle, là où allaient d'habitude les amoureux, sortit un livre de son cartable et se plongea dans sa lecture, crayon en main.

— Qui est-ce ?

— Un professeur de Francfort. Marxiste et juif. Il a été forcé de fuir. D'Allemagne d'abord, d'Urss ensuite. A cause de...

Gourov savait mieux que personne. Serge allait lui parler des recherches que menait Walter sur Baudelaire, sur le XIX^e siècle parisien, quand Hannah fit son entrée.

Une fois de plus, Serge eut la certitude absolue que c'était la femme qu'il aimait et que cela ne finirait jamais. Elle s'arrêta au niveau du petit groupe d'hommes, près du comptoir, mais son goût des lieux publics lui interdisait d'y prêter la moindre attention. Cependant, elle semblait déconcertée. Son regard allait de Serge à Gourov. Elle se décida à les rejoindre.

Pensant quelques secondes, elle resta debout près de la table, comme fascinée par la tache de vin qui s'étalait au milieu de la nappe. Puis elle sourit.

— Monsieur Gourov ?

Il la fixa longuement, troublé.

— Le signe de reconnaissance... Ce n'était... Je suis désolé.

Alors Serge comprit.

— Ce n'est rien, dit Hannah.

L'arrogance lui revenait vite, comme toujours. Il ne serait pas dit qu'elle se laisserait impressionner par Gourov.

— Vous me donnerez les documents tout à l'heure, dit-il. Pas dans ce café.

Elle acquiesça, se tourna vers Serge.

— Ça m'a plu de jouer les agents de liaison. J'adore rendre ce genre de service.

Il était abasourdi, ravi aussi. Une fois de plus, elle l'étonnait. Au bout du compte, Gourov avait l'air de bien s'amuser.

Ils voulurent prendre d'autres consommations et hélèrent le garçon. Celui-ci répondit, mais au bout d'un long moment et avec un geste grossier. Il n'y avait pas qu'eux à servir ! Effectivement.

Autour, la plupart des tables étaient occupées. Il était tard pourtant. A y regarder de près, c'était des clients un peu inhabituels. Un mélange composite de bourgeois bien mis, de petites frappes, d'étudiants à col dur. Parmi eux, certains étaient déjà ivres.

Au fond de la salle, Walter devait avoir rangé son livre depuis longtemps. De son doux regard de myope, il évaluait le piège.

— Racaille bochevique, dit un homme, à voix très haute.

Il y eut un moment de silence.

Gourov ne cilla pas.

— Racaille bolchevique et youpine, dit un autre homme, celui dont le col se bordait d'astrakan.

Serge évalua d'un coup d'œil le chemin de la sortie.

Ce n'était pas infaisable. Gourov restait toujours impassible. Hannah aussi.

— Chez moi, c'est tout près, souffla-t-elle aussi bas que possible.

L'homme qui lisait *L'Humanité*, le faux prolo, était resté en retrait. Il eut un mauvais sourire, tourna les talons et disparut dans la nuit du boulevard.

— Eh bien, allons-y, dit Gourov.

Il se leva, suivi de Serge et Hannah. Le premier qui voulut lui barrer le chemin était assez grand, mais beaucoup moins que Gourov. Les regards des deux hommes se croisèrent durant quelques secondes, un défi presque pour la forme. Le nervi n'osa pas un mouvement quand le Vieux passa devant lui.

— Pas si vite !

La porte du café n'était plus qu'à quelques mètres. Derrière le comptoir, le patron observait attentivement la scène.

Quelquefois, il avait offert un coup à boire aux clodos poètes et Serge l'avait trouvé sympathique. On n'en était plus là. Tout le monde était debout maintenant. Les plus excités brandissaient des cannes, quelques-unes à lourd pommeau. Mais chacun restait en place. La meute hésitait, elle n'avait pas trouvé son chef. Il y eut un fracas de bouteille brisée. La main de Serge trouva celle d'Hannah, la serra. Derrière, avec son déplorable accent allemand, Walter lança un appel au calme qu'il savait inutile. On l'insulta. Cela détournait l'attention.

— Tenez, dit Gourov.

Serge sentit le contact d'un objet dur et lourd sur sa paume. Ses doigts se refermèrent sur la crosse d'un petit browning. Personne n'avait rien vu du geste de Gourov. Il y eut un autre bruit de verre brisé. Une des gouapes s'enhardit et agrippa Hannah par la manche. Serge pointa l'arme. Hannah se dégagea, le type se recula de plusieurs pas.

— Partez, dit Serge à Gourov. Ne vous occupez plus de nous. Va-t-en aussi, Hannah !

Il tenait toujours le groupe en respect. La sortie n'était plus qu'à quelques pas.

— Adieu, dit Gourov.

— Je reste, dit Hannah.

Il y eut une table renversée, des jurons. Il allait falloir se retourner, courir. Pas vers la rue Daguerre, pas directement. Au contraire, il faudrait fuir vers la place, vers le Lion. Peut-être intercepter une voiture, disparaître. Errer enfin, passionnément.

— Je t'aime, dit Serge.

Elle lui sourit. Ils avaient toujours cru en leur fatalité. Elle surtout. Un éclair traversa la lumière pâle. Hannah ne fit rien pour éviter le tesson tranchant. Il la toucha à la base du cou, là où il fallait, exactement.

La panique s'installa dès les premiers coups de feu. Serge visait à peine, il voulait simplement tuer, comme il avait toujours craint de pouvoir le faire par haine de ces gens-là, par amour de l'humanité. On entendit des cris et des râles inutiles. Serge resta quelques secondes, figé, sourd à tout ce tumulte.

Hannah gisait inerte. La tache de vin qui marquait sa mâchoire jusqu'à mi-cou, qu'elle exhibait col ouvert avec tant de fierté, que Serge avait tant de fois embrassée, d'un doux mauve quand elle était calme, qui devenait pourpre quand elle faisait l'amour, rejoignait maintenant cette autre, d'un rouge banal, insupportable, qui ne cessait de s'élargir vers la poitrine, poissant le chemisier, le collant à la peau. Il se pencha sur elle, plus belle que jamais.

— Je t'aime, dit Serge.

Elle lui sourit. Ils avaient toujours cru en leur fatalité. Elle surtout. Un éclair traversa la lumière pâle. Hannah ne fit rien pour éviter le tesson tranchant. Il la toucha à la base du cou, là où il fallait, exactement.

La panique s'installa dès les premiers coups de feu. Serge visait à peine, il voulait simplement tuer, comme il avait toujours craint de pouvoir le faire par haine de ces gens-là, par amour de l'humanité. On entendit des cris et des râles inutiles. Serge resta quelques secondes, figé, sourd à tout ce tumulte.

Hannah gisait inerte. La tache de vin qui marquait sa mâchoire jusqu'à mi-cou, qu'elle exhibait col ouvert avec tant de fierté, que Serge avait tant de fois embrassée, d'un doux mauve quand elle était calme, qui devenait pourpre quand elle faisait l'amour, rejoignait maintenant cette autre, d'un rouge banal, insupportable, qui ne cessait de s'élargir vers la poitrine, poissant le chemisier, le collant à la peau. Il se pencha sur elle, plus belle que jamais.

Jean-François Vilar

NOUVELLE

La tache de vin

En 1985, Harpo publiait un recueil de nouvelles intitulé « *Café nocturne* ». Dans ce coffret de luxe tiré à seulement 500 exemplaires, cette fiction que Jean-François Vilar, familier du quatorzième (voir *La Page* n°3), a choisi de situer au café *Le Rendez-vous*, place Denfert, en 1934. Avec l'aimable autorisation de l'auteur et de l'éditeur.

vous, je devrais plutôt dire qu'il s'agit d'une prise de contact.

Ses longs doigts jouaient toujours autour de la tache. Sans trop savoir pourquoi, Serge était dérangé par ce manège machinal. Il était presque 22 heures. Hannah ne viendrait plus. Gourov se tourna vers la porte.

— Si tout se passe bien, cela ne devrait plus tarder. Je ne sais pas du tout qui je vais voir. On doit me transmettre des documents. Une affaire un peu fractionnelle, vous voyez.

DE TEMPS à autres, Serge avait eu des échos des crises de la section française.

Des rendez-vous tordus de ce genre, il en avait assuré des dizaines, autrefois. Les signes de reconnaissance, les pseudos, les messages... tout le folklore de la militance minoritaire. Mais il n'était plus qu'un renégat et Gourov n'était pas homme à céder au folklore. Il redemandèrent des consommations. Cette fois, le Vieux se contenta d'un thé. Serge réalisa alors à quel point le verre de vin de tout à l'heure était incongru. Tout comme le geste maladroit, d'ailleurs.

Il réalisa également que l'homme au pardessus, celui qui avait acheté *La Liberté*, ne lisait plus depuis longtemps. Assis près de la fenêtre, il semblait s'intéresser au spectacle des passants furtifs qui glissaient dans la nuit mais, à dire vrai, il ne cessait de les observer, Gourov et lui, par le truchement des vitres et des miroirs. Gourov en convint et haussa les épaules.

— Oh, certainement ! Des troupes de choc fascistes au service de Chiappe en passant par certaines équipes stalinistes, Paris grouille d'individus qui rêvent de me faire un mauvais sort. Et je ne parle pas des spécialistes que le Kremlin n'a pas manqué d'envoyer.

De la part de tout autre que lui, cette énumération aurait été d'une forfanterie ridicule. Pourtant il disait juste. Ce soir le Vieux était sans protection.

— Vous me trouvez imprudent ? Il faut l'être parfois.